

# L'économie rhétorique du *Résumé*

François PROVENZANO (Université de Liège)

La présente contribution voudrait porter sur le texte du *Résumé* un regard naïf, extérieur, avec l'objectif de rendre compte, par une lecture de surface de la composante rhétorique du *Résumé*, des caractéristiques saillantes de son habillage verbal.

Ce parti pris est en grande partie dicté par notre *réelle* naïveté à l'égard du travail de Hjelmslev. Notre connaissance de la glossématique est limitée aux aspects les plus connus des *Prolégomènes à une théorie du langage* et il nous faut d'emblée solliciter la bienveillance du lecteur envers les erreurs de jugement et de perspective qui ne manqueront pas d'émailler notre propos. Nous chercherons toutefois, autant que possible, à éviter d'entrer dans l'architecture conceptuelle déployée par Hjelmslev, pour nous en tenir à sa mise en mots. C'est donc avant tout en analyste du discours linguistique, plutôt qu'en linguiste, que nous voudrions contribuer à ce dossier.

## 1. Introduction

Le texte sur lequel nous avons travaillé est celui, traduit en français, de l'édition numérique d'Alain Herreman (Hjelmslev 2010), mais nous nous sommes autorisé ponctuellement quelques regards sur la version anglaise de Whitfield (Hjelmslev 1975)<sup>1</sup>. La première question qui vient nécessairement à l'esprit face à une telle différence de formats entre les deux supports de diffusion (l'édition numérique et l'édition papier) est la suivante : comment un même texte (à peu de choses près) peut se prêter à des stratégies de présentation aussi radicalement opposées ? Certes on peut considérer que la stratégie hypertextuelle d'Herreman est bien *la bonne* stratégie par rapport au texte du *Résumé*. Mais pourquoi ? Et qu'est-ce qui, à l'inverse et concrètement, rend le *Résumé* moins efficace lorsqu'il est présenté linéairement comme le fait une édition papier traditionnelle ?

Alain Herreman a bien sûr déjà donné d'importants éléments de réponse à cette question, dans la présentation qu'il donne à son édition numérique. Il oppose ainsi la "simplicité" et l'"uniformité" du *Résumé* au "caractère didactique" des *Prolégomènes* ; il souligne également que "le *Résumé* est [...] un texte éminemment et radicalement non poétique" (Herreman 2010a: 3). Cette non-poéticité se concentre selon lui dans la formulation des définitions :

---

<sup>1</sup> L'édition électronique française est évidemment non paginée, mais les renvois sont très commodes à partir des numéros de définitions ou les symboles de la procédure.

La formulation des définitions n'est pas ici un effet rhétorique, une formalisation artificielle sans autre conséquence que de se donner l'apparence de la scientificité. Chaque définition est une preuve : la preuve que la notion considérée peut être définie de la sorte même si, compte tenu du dispositif descriptif adopté, cette preuve ne peut être appréciée qu'au terme d'une application de toute la procédure à un objet. (*Id.*: 27)

On retiendra ici l'idée que l'absence d'une rhétorique de la scientificité semble garantir la performativité des formulations, une performativité qui s'inscrirait cependant dans une autre temporalité que celle des énoncés définitionnels eux-mêmes, à savoir *l'après-coup* de la procédure.

Herreman nuance cependant un peu plus loin son propos en disant qu'"un examen de l'ensemble du *Résumé* fait bien néanmoins apparaître une sorte de 'grammaire' relativement simple et stéréotypée qu'il serait possible de formaliser (à la manière d'un langage de programmation)" (*Id.*: 28). Autrement dit, il y a bien une langue du *Résumé* qui, si elle vise à se rendre aussi transparente que possible par rapport à son objet, n'en procède pas moins d'une série de choix. Choix grammaticaux, certes, mais cette "grammaire" évoquée par Herreman s'inscrit plus largement dans une rhétorique, c'est-à-dire (notamment) une organisation particulière des rapports du texte à son genre, des rapports des parties du texte entre elles, des rapports du texte à son (ses) énonciateur(s). Ce sont ces aspects auxquels nous voudrions nous attacher ici, à partir de l'hypothèse suivante : le *Résumé* serait un texte présentant une série de "défauts", par rapport aux attentes d'un lecteur naïf de théorie linguistique – "défauts" n'est évidemment pas à comprendre ici dans sa nuance péjorative, mais simplement comme dans l'expression "faire défaut". Nous proposons donc de considérer la "non-poéticité" défendue par Herreman plutôt comme une forme d'économie rhétorique particulière, de gestion alternative des ressources discursives ordinairement disponibles au linguiste pour l'exposé d'une théorie – l'hypothèse étant, bien sûr, que cette économie affecte les rapports que le texte entretient avec l'expérience et fait précisément du texte non plus un *exposé de la théorie*, mais un *résumé de l'expérience*.

## **2. Défaut générique et polygénéricité interne**

La première piste interprétative que nous aborderons touche ainsi naturellement au genre du texte. *Résumé*, nous disent chacune des trois versions (danoise, anglaise, française). Le résumé est un genre d'ordinaire très codifié, très scolaire même, dont on apprend d'ailleurs les techniques dans l'enseignement secondaire. "Présentation abrégée, orale ou écrite, qui rend compte de l'essentiel", nous dit le *Trésor de la langue française*, mais de l'essentiel de quoi ? D'une œuvre par exemple,

mais aussi “des nouvelles”, ou “du travail” : autrement dit, dans le langage courant, le résumé peut consister (et de nombreux usages en témoignent) à donner un homologue verbal partageable à une série d’actions ou de faits accomplis. On peut trouver cette acception dans le sens le plus courant du mot *résumé* en anglais, qui est l’équivalent du *curriculum vitae* français, et qui est bien une manière de re-parcourir les étapes significatives d’une expérience de vie. Notons par ailleurs qu’en danois, à l’entrée “Résumé”, le dictionnaire (Blinkenberg *et al.* 1991) propose également “récapitulatif” comme traduction – ce qui, il faut en convenir, n’est pas la même chose que le “résumé” français. On peut dès lors être tenté de convoquer également le sens du verbe anglais *to resume* qui, contrairement au français, est formellement très proche de *résumé* : *to resume* (et non pas *to sum up*, “résumer”) signifie “reprendre, recommencer” (une activité, une discussion, le travail, des relations). Plus encore que la terminologie française, les termes anglais soulignent donc deux idées importantes : d’une part que le résumé renvoie aux actions concrètes d’une expérience, d’autre part que ces actions sont reprises, comme rejouées, recommencées, par l’effet du résumé.

Voilà donc une première observation rhétorique quant à l’inscription du texte dans un genre déterminé. Tout en semblant afficher clairement l’étiquette générique du “résumé” dans son titre, le texte de Hjelmslev ne se présente pas comme ce que l’on attendrait d’un résumé d’une théorie, et qui consisterait justement à traduire et à synthétiser en langage commun et sous la forme d’un texte suivi (voire narrativisé) ce que la théorie exprimerait dans un métalangage particulier et sous la forme d’une architecture de concepts (de telles attentes sont activées et souvent comblées quand on parle par exemple d’un “résumé de la théorie des cordes” en physique, ou d’un “résumé de la théorie de la domination” en sociologie).

Cet horizon d’attente est d’ailleurs rencontré, à propos de la glossématique, dans l’*Outline of Glossematics*. Le genre renvoie bien ici à ce qu’on pourrait appeler “les grandes lignes” d’une théorie, sa configuration d’ensemble, les éléments porteurs qui s’en dégagent (la traduction qu’on donne d’ailleurs en français de titres anglais commençant par *Outline of...* est souvent *Éléments de...*). Ce n’est assurément pas cela qu’est le *Résumé*, qui ne peut être compris par l’opération de réduction qu’il opérerait par rapport à la théorie.

Une mention de Hjelmslev lui-même dans sa préface au *Résumé* doit retenir notre attention à cet égard : “Since no little space is required to set forth the theory, the present résumé has had to be

kept most concise, but it should be sufficiently elaborated for the attentive reader to follow.” (Hjelmslev [s.d.]: 1-2 ; cité d’après Hjelmslev 1975: XV)<sup>2</sup>

On peut s’étonner d’une telle explicitation, si l’on considère que le résumé devrait être *nécessairement* une *reformulation concise* de la théorie. À moins de supposer que cette mention attire plutôt l’attention sur le fait que, *de même que* la théorie réclame de nombreux développements, le résumé n’est concis *que parce que son auteur l’a rendu tel*. Autrement dit, le résumé n’est pas que l’application d’une opération de réduction par rapport à la théorie, mais bien un genre textuel en soi, cadré sur l’exigence d’un “lecteur attentif” (et non pas profane, ou curieux, ou pressé, comme celui des *digests*, ou résumés au sens traditionnel du terme).

Ce dont Hjelmslev fait donc l’économie, c’est d’une inscription générique immédiatement lisible et prescriptive d’une norme rédactionnelle et d’un cadre énonciatif. Si le texte du *Résumé* est tellement particulier, c’est d’abord parce qu’il se soustrait aux cadres génériques et fixe lui-même, en son sein, ses propres normes génériques – le *Résumé* comme genre hjelmslevien apparaissant de la sorte, contrairement à l’*Outline* par exemple, ou au genre encore plus traditionnel de l’article de linguistique, comme le cadre vierge où peuvent se déployer des formes textuelles *sui generis*, c’est-à-dire qui reçoivent leur définition générique indépendamment d’autres usages éventuellement similaires hors de ce cadre. Nous faisons bien sûr ici allusion aux “Principes”, “Définitions”, “Règles”, “Notes” et “Exemples”, qui malgré leurs étiquettes assez communes, ont bien un statut, une forme et une fonction très réglés au sein du *Résumé*, et souvent très distincts de leurs emplois pour qualifier d’autres textes (ou fragments textuels) ailleurs que dans le *Résumé*. Les principes commandent la formulation des définitions et des règles, les définitions posent les conditions de possibilité de la procédure d’analyse, les règles modalisent rétrospectivement les parcours d’analyse, les exemples sont des simulations d’activation d’une portion de la procédure (pour les notes, c’est moins clair, mais nous y reviendrons).

Nous ne pourrions pas entrer ici dans le détail des marques caractéristiques de chacun de ces sous-genres internes. L’essentiel à ce stade était de poser le constat d’un premier défaut rhétorique du texte de Hjelmslev, relatif à son inscription générique ; un défaut qui ouvre cependant la possibilité d’une polygénéricité interne *sui generis*.

---

<sup>2</sup> Voici la traduction française de ce passage, donnée par Alain Herreman dans l’avant-propos à son édition électronique : “Comme un exposé de la théorie requerrait beaucoup de place, le présent résumé a dû être rendu très concis, mais il devrait être suffisamment élaboré pour pouvoir être suivi par un lecteur attentif.” (Herreman 2010b: [n.p.]

### 3. Défaut syntaxique et hypertextualité

Outre l'inscription générique, un autre aspect caractéristique de l'élaboration rhétorique d'un texte (*a fortiori* d'un texte scientifique), est ce qu'on peut appeler sa syntaxe textuelle et intertextuelle. Les propositions et arguments avancés sont non seulement exprimés grâce à une variété de ressources linguistiques d'ordre phrastique, mais sont aussi articulés entre eux dans un canevas plus général (qui dégage par exemple des parties introductives ou conclusives, des digressions, des renvois ou des reprises) et, surtout, sont formulés sur le fond d'autres propositions et arguments, formulés ailleurs et par d'autres, explicités ou pas, mais toujours supposés par l'émergence même du discours, aussi théorique et novateur soit-il.

Or, à chacun des niveaux d'analyse que nous venons d'évoquer – celui de la phrase, celui du texte et celui de l'intertexte – force est de constater que le *Résumé* fait l'économie presque complète d'instruments de liaison, qui feraient exister les suites de mots en tant que phrases singulières, les suites d'énoncés en tant que texte singulier, et qui situeraient ces occurrences dans un réseau intertextuel plus vaste.

Il n'est guère besoin de multiplier les exemples témoignant d'une certaine pauvreté de la syntaxe phrastique du *Résumé*. On pourrait facilement dénombrer les structures stéréotypées qui parcourent le texte, parmi lesquelles se distinguent particulièrement les structures équatives avec caractérisation déterminative dans les définitions (du type “*x* est *y* qui a *z*”); les structures conditionnelles (telles que “Si *p*, alors *q*”, ou “*x* est dite *y* s'il est affirmé que *z* peut être effectuée”, ou encore “Comme *p*, il s'en suit que *q*”); les structures déontiques telles que “On doit *y*, de telle sorte à *z*”. Autrement dit, la syntaxe propositionnelle du texte hjelmslevien fait très peu de concessions au langage naturel et emprunte l'essentiel de ses ressources à la logique formelle.

Parallèlement à cela, il est frappant de constater, au niveau textuel, l'absence quasi complète d'anaphores, comme si chaque actualisation du terme était nécessaire pour réaliser l'opération à laquelle il correspond, comme si, également, le *Résumé* lui-même n'avait pas de véritable existence textuelle, ne constituait pas lui-même un objet de langage, auquel on pouvait renvoyer *en tant qu'objet de langage*. Prenons cet exemple, qui nous est offert par une différence entre les deux versions (française, anglaise) considérées. En Gga0, on lit, dans la traduction d'Herreman : “La finalité de \*Gga est de permettre d'identifier un objet donné en tant que sémiotique ou non-sémiotique, [...]. Conformément à *ce propos* [...]” (Hjelmslev 2010: [n.p.]; nous soulignons); tandis que le texte anglais dit : “The aim of \*Gga is to provide means [...]. In accordance with *this aim* [...]” (Hjelmslev 1975: 9; nous soulignons). Le “ce propos” de la version française semble

témoigner d'un usage anaphorique, renvoyant au propos dont il avait été question dans le paragraphe immédiatement précédent. Or, la version anglaise n'a pas eu de crainte de répéter le terme "aim", qui ne peut dès lors être en aucun cas anaphorique : il ne s'agit pas de renvoyer au "propos" du *Résumé*, mais bien à l'objectif de cette partie de la glossématique elle-même.

Il découle de cela que le *Résumé*, texte qui se dénie lui-même comme objet de langage, présente paradoxalement un taux de redondance relativement élevé (pour un résumé !). Peu importe qu'une définition soit intuitivement déductible immédiatement de celle qui la précède : elle doit être formulée *in extenso*. Prenons par exemple le cas des définitions 181 et 182 : "Un définissable est une glossématique analysée", "Un indéfinissable est une glossématique inanalysée". La répétition complète de la définition apparaît comme une défiance à l'égard du langage naturel, dont l'économie ne correspond justement pas à celle qui est préconisée dans le cadre de la description glossématique, et à laquelle se soumet elle-même la langue du *Résumé*.

Dès lors, ce dont se prive nécessairement et du même coup cette langue, c'est d'une inscription intertextuelle (d'extension plus ou moins large). La rhétorique d'un texte scientifique implique toujours, d'une manière ou d'une autre, un positionnement par rapport à divers ensembles de croyances plus ou moins établies et plus ou moins largement partagées. Les premières lignes de l'*Outline of Glossematics* suffisent à nous en fournir des preuves assez claires :

The status of the humanities *vis-à-vis* the exact sciences has been copiously debated, though no generally accepted conclusion seems to have been reached. It is obvious that there are very considerable differences between the two groups of disciplines [...]. (Hjelmslev & Uldall 1967: 1)

Plus loin, on dit encore que "Nobody would deny that...", on rapporte la position des "historians", puis de Burckhardt en particulier, d'autres auteurs encore, bref, le texte se fait la chambre d'écho d'une gamme d'opinions qu'il rapporte pour les confronter, les valider, les nuancer, ou simplement les poser comme un socle d'évidences tellement partagées qu'elles souffrent à peine d'être explicitées ("It is obvious that...", "Nobody would deny that..." ; *ibid.*).

On rencontre bien çà et là dans le *Résumé* (dans les notes essentiellement) quelques allusions intertextuelles (disciplinaires) ; nous y reviendrons. Mais la très grande majorité du propos est marquée par sa déliaison totale d'avec le déjà-dit, déjà-pensé, déjà-cru, déjà-circulé. Par exemple,

une définition comme la 215 – “Une plus petite somme est une somme d’extension ou de taille la plus petite possible” – peut faire un peu sourire si elle est prise isolément, tant ce qu’elle pose paraît d’une banalité qui frise la tautologie. Un tel exemple me paraît symptomatique de l’économie intertextuelle dont nous faisons état ici : le *Résumé* n’existe pas en-dehors de la procédure qu’il décrit, et c’est cette existence d’abord expérientielle qui à la fois rend inutile (ou secondaire) la solidarité intertextuelle, et rend nécessaire l’explicitation de fragments de *doxa*, qui n’interviennent précisément pas comme fragments de *doxa* dans le cadre du *Résumé*.

Autrement dit, il se dégage à la lecture du *Résumé* l’impression que le discours lui-même *ne construit rien* qui ne soit déjà donné par la procédure, et par la procédure seule. Ni textuel, ni (encore moins) intertextuel, le *Résumé* ne pouvait être qu’hypertextuel, si l’on accepte de voir dans ce terme la construction d’un réseau structuré d’informations réparties non pas selon une logique de succession linéaire, mais accessibles 1) selon différents parcours de consultation, 2) simultanément. C’est bien ce que Hjelmslev lui-même prévoyait dans sa préface, lorsqu’il demandait : “The various synopses at the end of the résumé are to be used *pari passu* with the text of the résumé” (Hjelmslev [s.d]: 1-2 ; cité d’après Hjelmslev 1975: XV)<sup>3</sup>. Une telle construction ne vise en somme pas tant à rendre le texte plus riche ou plus complet, qu’à le rendre aussi homologue que possible aux opérations très concrètes de description dont il est lui-même le lieu.

#### **4. Défaut énonciatif et stratification énonciative**

Enfin, il est un troisième niveau d’analyse sur lequel le texte de Hjelmslev fait immanquablement défaut (ou trop-plein, comme on veut), c’est celui de son énonciation.

*A contrario*, on peut citer ce passage de l’article “Le verbe et la phrase nominale” :

La linguistique d’aujourd’hui se pose le but principal d’énoncer des propositions panchroniques : son objet n’est plus circonscrit par des frontières régionales ; son objet n’est pas telle ou telle langue, mais la langue tout court. Or, on peut prévoir deux sortes d’énoncés panchroniques : [...]. (Hjelmslev 1948: 255)<sup>4</sup>

---

<sup>3</sup> Traduction française d’Herreman : “Les divers synopsis à la fin du résumé [soient] utilisés *pari passu* avec le texte du résumé” (Herreman 2010b: [n.p.]).

<sup>4</sup> Cet extrait est proposé en citation par Alain Herreman, dans son édition électronique sous “Gg0C”.

Bien que présentant tous les signes d'impersonnalité et d'effacement énonciatif de rigueur dans un texte scientifique, ce passage témoigne tout de même d'un ancrage dans un "aujourd'hui", d'une instance qui émet le jugement du caractère "principal" du but évoqué, qui situe un avant et un après » (par l'usage de la négation en "n'est plus") et qui assume l'expression d'une nuance ou d'un complément d'information ("Or").

Or, à quelle instance peut-on rapporter les divers énoncés qui forment le *Résumé* ? N'y en a-t-il qu'une, d'ailleurs ? À partir de quel(s) point(s) de vue sont formulés principes, définitions, règles, etc. ? Et, inversement, quelles adresses peut-on déceler dans un texte dont, à la lecture, on ne peut s'empêcher de se demander s'il était bien fait pour être *lu*, ou plutôt simplement *regardé, parcouru* comme on parcourt un paysage du regard ?

La première observation qu'on peut poser concerne le temps du *Résumé* : le présent domine massivement, sans qu'on puisse *a priori* rapporter ce présent à un quelconque ancrage déictique temporel dans une situation particulière d'énonciation (rien ne nous dit qui parle, d'où et quand). On notera que, significativement, dans sa préface au tapuscrit, Hjelmslev semble avoir utilisé une tournure passive pour dire "the present résumé *has had to be kept* most concise" (Hjelmslev [s.d.] : 1-2 ; cité d'après Hjelmslev 1975 : XV ; nous soulignons)<sup>5</sup>.

Pour autant, le présent du *Résumé* n'en est pas plus un présent historique, ou théorique, ou performatif. Nous serions tenté d'en faire un présent qu'on pourrait appeler synchrone ; en somme le même présent que l'on trouve dans les recettes de cuisine ou les modes d'emploi : un présent qui s'actualise à chaque fois à neuf, au gré des appropriations singulières que l'on fait de la procédure qu'il décrit.

Cette idée de synchronisation est suggérée par l'emploi de formules telles que "Nous introduisons ici...", ou "On peut observer maintenant...", assez fréquentes dans le *Résumé*, et dont les verbes peuvent être interprétés dans un sens tout à fait littéral : introduire, observer sont des actions très concrètes que le linguiste opère à tel endroit de sa procédure. Celle-ci apparaît ainsi comme le centre déictique auquel se rapportent les "ici" et "maintenant" signalés dans le texte. D'ailleurs, le véritable *incipit* du *Résumé*, la toute première introduction dont il est le lieu, le premier *input*, serait-on tenté de dire, a bien pour sujet "les opérations" : "\*Gg0A : Les Ops numérotées 0 introduisent les prémisses nécessaires et suffisantes pour les chaînes d'Ops qui suivent." (Hjelmslev 2010: [n.p.]) Dans l'édition anglaise, une note relative à cet *incipit* accrédite cette idée que le texte entier est orienté *à partir du point de vue de la procédure elle-même*, qui peut ainsi être vue comme

---

<sup>5</sup> Nous ignorons malheureusement si c'est le cas dans la version danoise originale.

l'instance d'énonciation qui assume les contenus exposés : “Op(eration) is considered Ind(efinable) *from the point of view of the procedure*” (Hjelmslev 1975: 1 ; nous soulignons)<sup>6</sup>.

Centre déictique, la procédure est aussi un centre modal. Le très grand nombre de modalités aléthiques (“il”, “il est possible que”, etc.) et déontique (“doit”, etc.) qui accompagnent la formulation des règles (essentiellement) sont elles aussi difficilement rapportables à une instance d'énonciation personnelle, sur laquelle reposerait la charge et la responsabilité de justifier les parcours modaux proposés. C'est bien l'ensemble de la procédure elle-même qui justifie les possibilités, impossibilités et nécessités de telle ou telle règle.

Non pris en charge personnellement, entièrement débrayé et comme laissé au libre cours de son propre déroulé, le *Résumé* présente en réalité une forme de stratification énonciative interne, qui en assure la réflexivité et la complète autonomie. Prenons par exemple un énoncé type comme celui-ci : “Déf. III : Une Op spécifique ayant donné un résultat *est dite* générique *s'il est affirmé* [“it is asserted” dans la version anglaise – Hjelmslev 1975: 3] *qu'elle peut être effectuée* sur une classe très étendue ou sur un nombre élevé de classes.” (Hjelmslev 2010: [n.p] ; nous soulignons). On a affaire ici à l'enchâssement de trois niveaux énonciatifs, dont le nœud supérieur est l'acte de *dénomination* que réalise la définition (“est dite”), lui-même dépendant d'un niveau de *validation* préalable à la définition (“il est affirmé”), mais lui-même postérieur au niveau de l'*opération* elle-même (“peut être effectuée”), qui se débraye dans l'espace de l'expérience linguistique.

On remarque ainsi que la définition n'est pas elle-même un espace débrayé dépendant d'une instance d'énonciation supérieure, mais est le lieu où s'orchestrent réciproquement plusieurs niveaux d'énonciation (*opération, validation, dénomination*), le nœud central de la validation apparaissant comme le point d'intersection entre les deux grands types de normativité à l'œuvre dans le *Résumé* : une normativité terminologique (dénomination, “est dite”) et une normativité agentive (opération, “peut être effectuée”). De cette double nature de l'instance de validation rend bien compte le verbe anglais *to assert* (plus le français *affirmer*, principalement déclaratif), qui peut renvoyer aussi bien à l'affirmation qu'à l'action de “faire valoir” (“ses droits”, par exemple, dans *to assert one's rights*).

Une trace de cette double normativité (terminologique et procédurale), dont la dualité est la plupart du temps fondue dans son renforcement mutuel, transparait dans l'énoncé (par ailleurs très obscur) de la Rg. 61-2 :

---

<sup>6</sup> Cette note de bas de page semble absente de l'édition numérique française.

Les signaux sont solidaires avec, ou, comme on devrait dire : les signaux pour les fonctions qui établissent des sommes (ayant donc une propriété en commun avec les connectifs (cf. Déf 150) mais différant d'eux, d'une part, par la possibilité qu'ils ont d'être solidaires avec des corrélations aussi bien qu'avec des relations et, d'autre part, par la propriété énoncée dans la Déf 153), et c'est pourquoi les signaux sont définitivement recueillis et redistribués, et pourquoi chaque signal est défini dans \*gIII.2-3. (Hjelmslev 2010: [n.p.]

Le début de la règle semble accuser une sorte de raté de la formulation, qui laisse échapper un "comme on devrait dire", tandis que la suite du passage juxtapose par deux fois une normativité agentive ("différant d'eux, d'une part, par la possibilité qu'ils ont d'être solidaires avec des corrélations aussi bien qu'avec des relations"; "c'est pourquoi les signaux sont définitivement recueillis et redistribués") et une normativité terminologique ("différant d'eux, [...] d'autre part, par la propriété énoncée dans la Déf 153"; "et pourquoi chaque signal est défini dans \*gIII.2-3"). Tout cela pour dire que la parole du *Résumé* est travaillée sans cesse par cet enchâssement récursif de niveaux énonciatifs, dans le mouvement duquel il est pratiquement impossible (sauf dans le cas des ratés comme "comme on devrait dire") de distinguer une instance d'énonciation *qui ne soit pas prise elle-même dans la procédure, dans la dénomination ou dans la validation*.

En réalité, si l'on a l'impression que le linguiste lui-même *n'a rien à dire* dans cette affaire, c'est qu'il est là, au même titre que son lecteur d'ailleurs, en tant que spectateur, ici encore au sens très littéral du terme. On est frappé en effet, à la lecture, de la grande fréquence de syntagmes comme "l'expérience montre", ou "peut être vu comme" : c'est bien à ce spectacle de l'expérience *en cours* que le *Résumé* cherche à nous rendre *attentifs* (pour rappel, la préface de Hjelmslev en appelait au "lecteur attentif" ; on peut maintenant comprendre ce terme dans un sens très littéral : attentif à ce qui se passe, à ce que "l'expérience montre").

C'est donc bien cette expérience – à la fois et inséparablement celle *déjà faite* qui se rejoue dans le *Résumé* et toutes celles qui se rejoueront à partir du *Résumé* – qui constitue le centre énonciatif (déictique et modal) d'où procède le texte du *Résumé*, comme lieu d'une réflexivité aussi absolue que possible entre une normativité terminologique et une normativité procédurale ou agentive. À l'appui, encore, ce passage de la Rg. 128, où l'on pose que les définitions "sont pour une part des *théorèmes*, ou des démonstrations démontrées qui sont déduites de la théorie, et pour une part des *hypothèses*, qui sont érigées à partir de l'expérience" (Hjelmslev 2010: [n.p.]). Rien de bien différent, en somme, qu'une recette de cuisine ou qu'un mode d'emploi, où il est finalement tout aussi difficile que dans le *Résumé* de répondre à la question "qui parle ?".

## 5. Affleurements rhétoriques dans le *Résumé*, ou une manière de conclure

Nous voudrions terminer en évoquant quelques lieux du *Résumé* où affleure malgré tout une autre rhétorique que celle de l'économie générique, textuelle et énonciative que nous venons de décrire à grands traits. Comme si, en quelque sorte, dominé par une économie rhétorique tout à fait spécifique, le *Résumé* portait encore çà et là la trace de reliquats du magma verbal d'où il procède malgré tout, la trace de strates expressives antérieures, où l'expérience de la description n'avait pas encore imposé son économie à la rhétorique de la linguistique.

Sans étonnement, c'est principalement dans les notes qu'on rencontre ces affleurements énonciatifs personnels (et non orientés par le point de vue de la procédure) ou commentaires méta-terminologiques (et non endo-terminologiques), qui se formulent à l'occasion de mises en contrastes disciplinaires.

On peut citer à cet égard les notes 50, 51, 53 et 54 :

Le terme *liaison génétique* est retenu pour se conformer à la terminologie classique et aussi afin de se prémunir contre des ambiguïtés comprenant la confusion avec une "liaison typologique". En fait, "liaison typologique" est un terme superflu en glossématique puisque les sémiotiques liées typologiquement (ou les classes de sémiotiques, ou les variations de (classes de) sémiotiques) sont simplement des sémiotiques qui entrent dans une seule et même classe de sémiotiques (ou variation de classe de sémiotiques). (Hjelmslev 2010: [n.p.], note 50)

En glossématique, la signification du terme *famille sémiotique* devient, d'une certaine manière, opposée à *classe sémiotique* qui doit être utilisé conformément à la Déf 4. Il y a sur ce point une différence inévitable avec la terminologie classique dans laquelle "classe" a été utilisé pour dénoter une famille du second degré. Pour cette raison, nous n'avons pas essayé d'établir une terminologie définie pour les degrés de familles de langues. (*ibid.*, note 51)

Le genre de calcul suggéré ici est de la plus grande signification et c'est une des tâches les plus importantes de la glossématique théorique. Ce n'est qu'en menant délibérément le plus grand nombre possible de "descriptions incorrectes" de langues et d'autres sémiotiques que nous serons capables de tester complètement et en détail les principes sur lesquels repose la glossématique. Ici, les travaux antérieurs en linguistique nous donnent des matériaux utiles (mais bien sûr incomplets même de ce point de vue). (*ibid.*, note 53)

Mais (ici comme partout dans de tels cas) dans notre terminologie et formulation nous suivons autant que possible la conception traditionnelle quand il y en a une. Maintenant, la conception

traditionnelle stipule à tort l'axiome selon lequel l'endoplan appelé plan d'expression sélectionne l'autre, appelé le plan de contenu. (*ibid.*, note 54).

Dans ces notes apparaît subrepticement le théâtre du laboratoire linguistique, et non plus seulement le zoom sur la table de dissection. La “glossématique” (occurrence pratiquement jamais présente sous cette forme dans le reste du *Résumé*) s'y situe par rapport à la “terminologie classique” et aux “travaux antérieurs en linguistique” ; le “nous” du linguiste (“Pour cette raison, nous n'avons pas essayé”) y émerge en contraste avec le “on” du reste du *Résumé*, qui comme on l'a vu ne peut être rapporté à la seule instance du linguiste énonciateur. Ce “nous” assume ici des jugements de valeurs (“Le genre de calcul suggéré ici est *de la plus grande* signification et c'est une des tâches *les plus importantes* de la glossématique théorique” ; “la conception traditionnelle stipule à tort” ; nous soulignons), qui contraste fortement avec la logique propositionnelle et modale (impersonnelle) qui organise l'essentiel des énoncés du *Résumé*.

Faut-il y voir là aussi des ratés de la mécanique bien huilée du *Résumé* ? Nous y verrions plutôt la preuve qu'un discours scientifique, aussi économique et autonome qu'il puisse être sur les plans générique, syntaxique et énonciatif, fait rarement l'économie complète d'une rhétorique de la scientificité qui l'article d'une part à la subjectivité personnelle de celui qui le porte (et nous pourrions ranger derrière cette étiquette lâche : sa passion, ses convictions profondes comme ses intérêts particuliers), d'autre part à la communauté disciplinaire des lecteurs qui le liront.

## Références bibliographiques

BLINKENBERG, A. *et al.*

1991 *Dansk-Fransk ordbog. Bd. 2, M-Å*, København, Nyt Nordisk Forlag.

HERREMAN, A.

2010a *Analyser l'analyse, decrire la description : une introduction au Résumé d'une théorie du langage de Louis Hjelmslev*, in Hjelmslev, L., *Résumé d'une théorie du langage*, traduction, édition numérique et introduction par Alain Herreman, s.l.n.d., 1-39, en ligne : [[http://perso.univ-rennes1.fr/alain.herreman/Resume\\_introduction.pdf](http://perso.univ-rennes1.fr/alain.herreman/Resume_introduction.pdf)].

2010b *Avant-propos*, in Hjelmslev, L., *Résumé d'une théorie du langage*, traduction, édition numérique et introduction par Alain Herreman, s.l.n.d., n.p., en ligne : [<http://resume.univ-rennes1.fr/presentation.html>].

HJELMSLEV, L.

[s.d.] *Sprogteori: Résumé*, tapuscrit inédit.

1948 *Le verbe et la phrase nominale*, in Ernst, J., Fordyce, C.J., *Mélanges de philologie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à J. Marouzeau*, Paris, Les Belles Lettres, 253-281.

1975 *Résumé of a theory of language*, edited and translated with an introduction by Francis J. Withfield, Copenhagen, Nordisk Sprog- og Kulturforlag.

2010 *Résumé d'une théorie du langage*, traduction, édition numérique et introduction par Alain Herreman, s.l.n.d., n.p., en ligne : [<http://resume.univ-rennes1.fr/index.html>].

HJELMSLEV, L. & ULDALL, H.J.

1967 *Outline of Glossematics. A study in the methodology of the humanities with special reference to linguistics*, Copenhagen, Nordisk Sprog- og Kulturforlag.